

Cette collection, préparée par Syllart Production pour Discograph se propose de faire découvrir les richesses musicales de différents pays d'Afrique, mais aussi de donner les clés historiques, politiques et sociales afin de mieux comprendre ce que l'on écoute. Déjà paru : Le Congo, La Guinée, Le Mali, Le Sénégal.

## COTE D'IVOIRE – WEST AFRICAN CROSSROADS

**Carrefour musical de l'Afrique de l'Ouest, la Côte d'Ivoire a toujours été aux avant-postes, que ce soit les influences des musiques noires américaines, celles des rythmes cubains, de la pop française, du lyrisme mandingue, du high-life ghanéen ou des fusions congolaises. Avec ses soixante-douze ethnies, leurs danses et leurs musiques, la Côte d'Ivoire possède un patrimoine culturel impressionnant. Le pays devient indépendant le 7 août 1960.**

Ancien médecin et chef du Rassemblement Démocratique Africain, Félix Houphouët-Boigny est élu par le peuple comme premier président de la Côte d'Ivoire, un poste qu'il occupera jusqu'en 1993. Il lutte en termes d'influences avec le Sénégalais Léopold Sédar Senghor, mais aussi avec le Guinéen Sékou Touré ou le Ghanéen Kwame Nkrumah, tous quatre cherchant à s'affirmer comme leaders politiques de l'Afrique de l'Ouest.

Contrairement aux autres pays de la région, l'économie ivoirienne est bien structurée et libéralisée. L'envolée des prix du cacao et du café, mais aussi du bois et du coton, permet un véritable miracle économique ivoirien jusqu'au début des années 1980. Abidjan devient alors la plus occidentale des villes africaines, avec la création d'un quartier ultramoderne, baptisé Le Plateau. Au cours de la décennie 1970, au plus fort de sa prospérité, la Côte d'Ivoire est notamment le plus grand importateur de disques du continent.

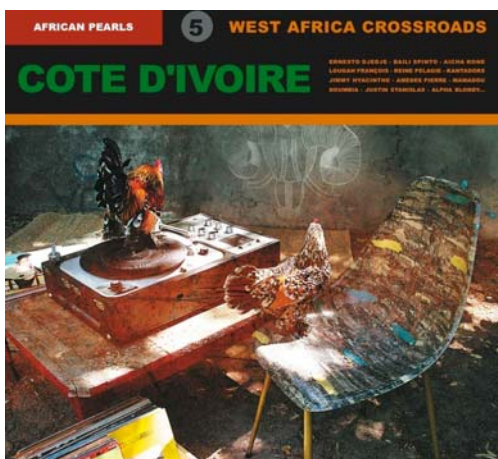
A partir de 1975 toute l'Afrique de l'Ouest musicale semble se donner rendez-vous dans la capitale ivoirienne, en raison notamment de la stabilité politique qui y règne et d'un environnement économique favorable. Ilot de prospérité au sein d'une région où règne déjà le désenchantement économique, la Côte d'Ivoire attire de nombreux artistes africains et internationaux.

Tous les artistes africains qui comptent, de Rochereau à Fela en passant par Manu Dibango, le Rail Band de Bamako, les Ambassadeurs du Mali, Laba Sosseh du Sénégal, le Poly-Rythmo de Cotonou ou Sam Mangwana, sans compter les artistes ghanéens ou nigériens, fréquentent ainsi Abidjan, ville ouverte sur le monde et sur les nouvelles modes musicales.

La Radio Télévision Ivoirienne diffuse les musiques traditionnelles de tout le pays et les musiques modernes occidentales. Abidjan est de surcroît une ville moderne et cosmopolite, avec des mœurs plus libérales que dans le reste de l'Afrique (Bamako, Dakar, Accra, Ouagadougou, Cotonou, Douala, Conakry, Kinshasa ou Lagos). Pour de nombreux artistes, Abidjan est perçue comme un véritable eldorado, mais aussi comme le point de départ pour faire carrière à Paris, puis en Europe, tout en caressant un lointain rêve américain.

A la fin du mois d'avril 1968, James Brown s'envole pour Abidjan, afin de donner un concert privé pour Houphouët-Boigny. Il s'agit de sa première visite africaine. Sa visite, même privée, revêt un caractère symbolique évident. Il s'agit du premier artiste de soul, en dehors des jazzmen Louis Armstrong et Duke Ellington, à visiter le continent noir. L'influence de James Brown sur les orchestres ivoiriens est grande.

Les musiques cubaines sont également très présentes, comme partout en Afrique. Johnny Pacheco, Ray Barretto, les Fania All Stars, l'Orquesta Broadway et bien d'autres viennent jouer à Abidjan. De nombreux orchestres cuivrés comme le Super Yapi Jazz, l'Aboliba Jazz ou font danser les mélomanes avec leurs relectures de pachangas, rumbas, montunos et autres merengue. Les rumbas congolaises étendent également leur emprise au cours des années 1970. (suite du texte dans le livret)



**Discograph**

Service de presse:  
ACCENT / Simon Veysiere  
Portable: +33 (0)6 70 21 32 83  
e.mail: [simon.veysiere@numericable.fr](mailto:simon.veysiere@numericable.fr)

**L'Orchestre de Bouaké** fait partie de ces orchestres qui ont modernisé la musique ivoirienne, en adaptant notamment des standards cubains en français. Ancien orchestre OFI, d'origine baoulé, l'ensemble est dirigé par le chef d'orchestre Louis Pierre. Chanté en français et publié en 1966, *Donne-moi ton sourire* est une exquise rumba lente, aux cuivres nostalgiques à souhait.

Dans la même veine, **Les Abidjanais** participent eux aussi à cet élan moderniste. Il s'agit du groupe des jeunes yéyé d'Abidjan. Evoluant dans un style aux réminiscences rumba, la formation infuse un soupçon de calypso sur *Kognima Kadi*. Paru également en 1966, ce titre composé par Youri Félix est l'un des plus grands succès de l'orchestre.

Né à la frontière du Libéria et membre de l'ethnie kroumen, le trompettiste **Fax Clarck**, accompagné par les **Rythmes du Cosmos**, donne dans le highlife sur le sémillant *Whisky-Soda*. Paru en 1966, ce titre inspirera un morceau du *Bembeya Jazz* guinéen quelques années plus tard. Clarck est un autre pionnier des années 1960. Possédant de solides racines jazz et blues, il a œuvré à la modernisation de la musique ivoirienne, en incluant également les influences ghanéennes et nigérianes.

Toujours en activité, **l'Orchestre Auditorama** est l'une des formations ivoiriennes les plus prolifiques, des années 1960 à aujourd'hui. Appartenant à l'ethnie attiè, ses membres expriment un charme en apesanteur, au gré du langoureux et amoureux *Chère Jeanette*, un morceau typique des big bands africains du milieu des années 1960.

Le chanteur bété **Amédée Pierre** est l'un des premiers à mélanger rythmes traditionnels et influences cubaines et congolaises. Dès 1965, il joue avec une formation moderne, avec guitare, cuivres et orgue. Il popularise le dopé, une synthèse de traditions et de modernité pop, avec de fortes influences congolaises. Il s'autoproclame « roi du dopé » avec des titres comme *Bida Zougou* en 1966 ou *Thérèse Boigny* l'année suivante. Avec ce titre en hommage à la première dame de Côte d'Ivoire, Amédée Pierre s'ouvre de nombreux débouchés pour sa longue carrière.

Toujours vivant, il délaisse peu à peu la musique pour se consacrer à son bar, appelé *L'oasis du désert*. Surnommé « le doyen de la musique moderne ivoirienne », il est l'auteur de nombreux succès comme *Moussio Moussio*, son plus grand tube. Il s'agit ici d'une version des années 1980, avec des arrangements signés Jimmy Hyacinthe.

Autre doyen de la musique ivoirienne, **Jimmy Hyacinthe** est passé par le *M'Bam Jazz*, les *Sœurs Comöe*, l'orchestre d'Anoman Brouh Felix ou l'Orchestre de la Radio-Télévision Ivoirienne. Il met sur pied des formations comme *Les Vautours* ou *Guinahouroux*, sous influence de musique soul, avant de percer en solo. Jimmy Hyacinthe tente de populariser le goly en modernisant le folklore baoulé, avant de devenir chanteur et leader du groupe *Bozambo*. Il pose les bases d'une modernité musicale ivoirienne avec ses riffs de guitare assassins, comme l'indique *Amouin Souba*, un enregistrement du début des années 1980.

Très certainement influencé par James Brown, **Ernesto Djédjé** est découvert par Amédée Pierre, alors qu'il est membre des *Eléphants Noirs de Bouaké*. Pierre l'engage comme guitariste de son orchestre les *Ivoir Stars* et en fait son dauphin officiel. Djédjé le quitte soudainement afin de tenter sa chance à Paris en 1969. Comme certains chanteurs africains de l'époque, le bété Djédjé Loué Ernest hispanise son prénom et se mesure d'abord aux rythmes afro-cubains. Il obtient ainsi un de ses premiers succès avec *Anowah* en 1970, un titre produit et arrangé par Manu Dibango, avec l'aide de son orchestre, qui lui inculque des notions jazz, de *rhythm'n'blues* et de *makossa*, la musique urbaine camerounaise.

De retour en Côte d'Ivoire, il joue avec le *San Pedro Orchestra* et devient le chef de file des musiques urbaines ivoiriennes, en réhabilitant et en modernisant le *ziglibithy*, une danse traditionnelle issue de son village natal de *Tahiraguhé*, en pays bété. Poète du quotidien, excellent compositeur et showman redoutable, Djédjé popularise cette danse *ziglibithy* qui est une manière de sortir de l'ordinaire. Il s'impose rapidement comme le plus flamboyant artiste ivoirien.

Il est nommé « roi du *ziglibithy* » lorsque ce style hypnotique à base de percussions, conquiert le pays grâce à *Ziboté*, véritable hymne à la danse où Djédjé exhorte en bété : « Frères et sœurs, dansons ensemble ! Chantons ensemble ! Mais soyons vigilants, car le mal n'est jamais loin. Il vient souvent de nos faux amis. Les faux amis sont parfois plus dangereux que nos ennemis ».

Ce morceau est le plus grand succès local après *Brigadier Sabari*. Djédjé s'investit de toute son âme pour définir une identité musicale ivoirienne et faire du *ziglibithy* un élément de fierté nationale. Il enregistre plusieurs albums dont le fondateur « *Gnoantre dans ziboté* » enregistré à Lagos, au Nigeria en 1977.

Ses arrangements de cuivre capiteux et souvent visionnaires, son style vestimentaire savamment étudié, favoris, costumes en satin, talonnettes et chemises en soie, séduisent toute l'Afrique de l'Ouest. Ses pas de danse irrésistibles font également partie de son rythme de la séduction. Les membres de son orchestre sont rebaptisés Les Ziglibithiens, où brille le guitariste Bamba Yang.

Djédjé acquiert le surnom de « gnoantré national » (« le jusqu'au-boutiste » en langue bété). Chantre de la première musique ouvertement nationale, il lutte contre les assauts conjugués du soukous zairois et de l'afrobeat nigérian sur la musique ivoirienne, tout en les intégrant à savante dose dans sa musique, au même titre que les nouveautés afro-américaines.

Il scrute ainsi la moindre danse venue d'Amérique et des nouveaux morceaux de James Brown, du popcorn au hot pant, qu'il adapte à la mode africaine. Il s'investit totalement dans les morceaux qu'il chante, auquel il impose une chorégraphie irrésistible, dont ses fameux mouvements de tête, surnommés « blocage ».

Devenu symbole de toute la Côte d'Ivoire, Djédjé multiplie les enregistrements. En 1981, Zouzoupale, une chanson qui parle d'un oiseau, remporte un succès marquant. L'année suivante, sur Bliwana, un de ses derniers disques, il rend hommage aux artistes ivoiriens dont Aïcha Koné, comme s'il les saluait une dernière fois et qu'il s'il sentait sa mort approcher. Victime d'un empoisonnement, il décède brutalement à Yamoussoukro au mois de juin 1983. Sa disparition met un terme à une domination sans partage sur la musique moderne ivoirienne.

Des artistes comme Reine Pélagie, Gnaoré Djimi ou Luckson Padaud perpétuent l'héritage du ziglibithy et de la culture bété, avec de nombreuses variantes comme le polihet ou le laba laba. Djédjé n'aura malheureusement pas les temps de récolter les fruits de sa popularité africaine en Occident, alors que nombre d'artistes du continent s'installent en Europe, après être passés par Abidjan, tremplin rêvé vers le succès international.

Sur les traces d'Amédée Pierre et d'Ernesto Djédjé, le bété **Justin Stanislas** lance sa carrière avec Gbabouho Gnoave en 1972. Il crédite les arrangements du morceau à Jimi Hendrix ! Au même titre que Sery Simplicie, Stanislas fait partie des modernistes. Il tente lui aussi sa carrière à Paris, malheureusement sans grand succès.

Le saxophoniste camerounais Manu Dibango produit et arrange dès 1968 des morceaux enregistrés par des artistes ivoiriens comme **François Lougah**. Surnommé « Papa national », Lougah est un monument de la chanson ivoirienne. Il est originaire du pays Dida. Après un solide apprentissage artistique à Paris, dans les domaines des arts plastiques, du théâtre et du cinéma, il revient à Abidjan embrasser une carrière de musicien. Il participe notamment au Trio Midiloms, à l'Orchestre FL 2000 et aux Cocoblicos, avant de se lancer en solo. Arrangé par Dibango, Pecoussa est son premier succès, un titre hypnotique qui pose sa manière de chanter.

Très bon showman, généreux sur scène et dans la vie, Lougah est l'artiste ivoirien le plus élégant, le mieux habillé. Moderniste, il invente de nouvelles façons de s'habiller, précurseur de la sape. Polyvalent, il part un temps au Zaïre affronter les zairois sur leur propre terrain, avant de retourner faire carrière dans son pays, évoluant dans tous les registres, des balades au funk. Il décède en 1997 dans l'oubli.

Originaire de la ville d'Adzopé, **Anoma Brouh Felix** est une autre icône et un pionnier des années 1960, aux solides influences rumba et cubaines. Il passait déjà à la télévision dans les années qui suivirent l'indépendance. Guitariste de l'ethnie attié, il est marqué par les rythmes ashanti du Ghana. Il a notamment formé Jimmy Hyacinthe. Parmi les dizaines de 45 tours et de morceaux publiés, Midemi Mikobie demeure son grand fait de gloire.

Concurrents directs d'Anoma Brouh, les **Grands Colombia** sont originaires d'Adzopé. Ils ont les mêmes influences rumba que leurs autres concurrents comme Audiorama ou les Kantandors. L'orchestre est dirigé par le crooner Okoi Seka Athanase, un des piliers de la musique moderne ivoirienne. Okoi est le père de Monique Seka, une des grandes chanteuses ivoiriennes. Chanté en attié, Me houï me Tan reste l'un des classiques ivoiriens des années 1960.

Après la dissolution du groupe, **Okoi Seka Athanase** a mené une carrière en solo. Chanteur vagabond en langue attié, il était connu comme le « Johnny Hallyday de Côte d'Ivoire ». Assia Kobe Michel Bien demeure l'un de ses plus grands moments.

Les **Kantadors** sont originaires d'Abouasso, en pays agnis, proche du Ghana. C'est notamment là d'où venait la famille Jackson, Michael y ayant été intronisé roi lors de son retour en Afrique en 1992. Les Kantadors sont à Abidjan au début des années 1970. Emmené par le guitariste chef d'orchestre Johnny

Tcherewa, ils sont influencés par la musique afro-cubaine. Marqué par la rumba, Badjamine Mnain affirme l'exubérance de cette scène ivoirienne.

Dans un registre différent, **Djins Music** est un trio pop rock des années 1970 d'Abidjan formé autour des jeunes yéyés et des groupes d'étudiants. Leur son moderne est marqué par Hendrix, Led Zeppelin et les Who. Le guitariste chanteur Wedji Pedro chante sur Exode rural afin d'inciter les jeunes à retourner vers la terre et les campagnes selon une idée d'Houphouët. Pedro a délaissé aujourd'hui sa guitare, afin de devenir révérend.

Artiste préféré d'Houphouët-Boigny, le chanteur et guitariste, **Mamadou Doumbia** est un autre doyen de la musique ivoirienne. Dès le milieu des années 1960, il forme des jeunes musiciens au sein de l'Orchestre L'Entente. Originaire du nord du pays, il vient d'Odienné, même ville d'origine que Aïcha Koné. Il est respecté partout en Afrique et c'est l'un des seuls artistes ivoiriens à avoir tourné à l'étranger, au Libéria ou au Ghana.

Poète, Doumbia enregistre des morceaux au contenu éducatif. Chanté en dioula, Fanga (force) est un pur titre de rumba cubaine, sur lequel il chante : « Ce n'est pas parce que tu es plus fort que moi que tu dois m'écraser ». En 1966, sur le cha-cha-cha de Super bébé, il chante : « Tais-toi bébé, berceuse, ne pleure pas mon enfant. Lui avez-vous donné à manger ? ».

Guéré de mère agni, **Albert Doh** connaît lui un certain succès avec Moya. A l'issue de nouveaux enregistrements dans le même registre, il part enregistrer à New York. Son grand frère jouait dans Les Béliers Andralax, groupe des années 1980.

D'origine baoulé, les **Sœurs Comœ** sont tout simplement les premières femmes qui ont chanté en Côte d'Ivoire, ouvrant la voie pour Aïcha Koné, Reine Pélagie et bien d'autres. Elles harmonisent en mêlant des influences antillaises au gbegbe, un rythme traditionnel énergique sur le rafraîchissant Mio Bio en 1967. La même année, elles publient Missi Milai, aux accents merengue, où elles chantent : « on ne récolte que ce que l'on a semé ». Les enregistrements se sont multipliés et les deux sœurs font figure de pionnières de la musique ivoirienne.

Artiste dioula, **Aïcha Koné** est l'une des plus grandes divas ivoirienne. Dix ans après les sœurs Comœ, elle a pu s'imposer comme la grande dame de la musique ivoirienne. Elle exprime des influences mandingues, à la façon ivoirienne. Elle fait ses armes au sein de l'orchestre de la Radio Télévision Ivoirienne. Composé par le plus cubain des arrangeurs maliens, Boncana Maïga, Dénikeleni est l'un de ses premiers titres enregistré en 1976. Sa voix est mise en valeur par des arrangements de Jimmy Hyacinthe en 1985, avec son grand succès Aminata. Elle chante : « elle est stérile, on ne peut pas la décourager ».

D'une voix magnifique, solennelle et grave, **Nayanka Bel** interprète le moderne I Wassado (« Ne renie pas tes origines »). Originaire d'Abboville, cette métisse abey et touareg n'a pas eu la carrière qu'elle aurait méritée. Arrangé par Jimmy Hyacinthe et composé par Alassame Soumano, I Wassado remporte pourtant un immense succès à travers toute l'Afrique de l'Ouest en 1982 et 1983. Elle n'a malheureusement jamais pu dépasser ce morceau.

Diva des années 1970 et 1980, **Reine Pélagie** est une autre grande dame de la chanson ivoirienne, à la voix reconnaissable entre mille. D'origine bété, elle n'hésite pas à chanter en baoulé, comme sur Biande, une chanson sentimentale arrangée par l'ancien ziglibithien Bamba Yang en 1984. Pélagie chante ici une affaire d'hommes. En 1975, **Daouda Koné** triomphe avec Gbakas, un des grands titres de la musique ivoirienne. Surnommé Daouda le sentimental, il est d'origine dioula mais n'arrive pas à dépasser le cap de ce morceau. Grande vedette de la chanson ivoirienne des années 1980 d'origine bété, **Baily Spinto** est l'auteur de nombreux succès comme Taxi Signon, Ntelesse ou Nkenaplesso, trois morceaux parus sur le même album en 1982. Grand crooner, il évolue à la croisée des ballades de Percy Sledge et d'Otis Redding, avec des intonations blues. Il a chanté avec Africando au cours des années 1990.

A Treichville, le quartier chaud d'Abidjan, un rasta dioula Seydou Koné, plus connu sous le nom d'**Alpha Blondy**, triomphe avec un tube universel, le morceau Brigadier Sabari, porteur d'une urgence magnifique. Ce titre reggae prend la Côte d'Ivoire par surprise et déferle sur le reste de l'Afrique et bien au-delà, parachevant à merveille l'idée du retour à l'Afrique théorisée par Marcus Garvey et chantée par Bob Marley sur des titres comme Africa Unite.

Lorsqu'il interprète Brigadier Sabari pour la première fois à la Télévision Ivoirienne en 1982 dans l'émission Première Chance du célèbre animateur Roger Fulgence Kassy, avec des musiciens de l'orchestre fondé par Manu Dibango, la réaction qu'il suscite est hallucinante. Presque instantanément, le reggae devient la

*nouvelle musique urbaine du continent, remplaçant les influences afro-cubaines, jazz et rhythm'n'blues du passé.*

*La mélodie du morceau et ses paroles vont droit au but, servies par un accompagnement musical efficace, aux racines mandingues évidentes. Alpha Blondy triomphe dans toute l'Afrique, s'autoproclamant « rastapholousophe ». Morceau cosmopolite, il s'agit du plus grand succès de la musique ivoirienne, à la portée universelle.*